



HAL
open science

Prix littéraires

Corinne Grenouillet

► **To cite this version:**

| Corinne Grenouillet. Prix littéraires. Dictionnaire Aragon, 2019, pp.795-798. hal-03147482

HAL Id: hal-03147482

<https://hal.science/hal-03147482>

Submitted on 19 Feb 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Prix littéraires

S'il est un prix qui a marqué la vie d'Aragon, ce n'est pas le Nobel ou le Goncourt qu'il n'a jamais obtenu, mais le premier prix de... narration française qui lui fut décerné en 1909 à Neuilly-sur-Seine. Aragon, qui était alors en 6^e et âgé de onze ans, se vit remettre une anthologie de Maurice Barrès introduite par l'abbé Brémond, livre qui décida, dit-il, « l'orientation de [s]a vie » (*Les Lettres françaises*, 16 décembre 1948) car il lui fit apprécier, non seulement l'histoire racontée, mais « le plaisir physique de la prose » (*LLF*, 20 juillet 1950).

Hormis ce prix de lycée, Aragon dut attendre 1936 et la publication des *Beaux quartiers* pour se voir attribuer un prix français, le Renaudot, le seul qu'il obtint et qui est souvent tenu pour une récompense attribuée aux oubliés du prix Goncourt. Notons qu'Elsa Triolet fut la première femme à recevoir ce dernier pour *Le Premier accroc coûte cent francs* (prix Goncourt 1944). Aragon fut nommé à six reprises pour le prix Nobel entre 1959 et 1963 : la publication de *La Semaine sainte* (1958) puis celle du *Fou d'Elsa* (1963) venaient successivement de le consacrer comme très grand écrivain de langue française, désormais incontournable... L'attribution de ce prix international aurait été le gage qu'on avait fermé les yeux sur son engagement communiste notoire. Sartre refusa le Nobel en 1964, au motif, entre autres que « dans la situation actuelle, [il] se présente objectivement comme une distinction réservée aux écrivains de l'Ouest ou aux rebelles de l'Est ». Il appuyait sa thèse sur l'exemple de notre auteur : « On n'a jamais parlé sérieusement de Louis Aragon, qui le mérite pourtant bien. » (*Le Figaro*, 24 octobre 1964).

Si Aragon n'eut pas l'honneur de recevoir les plus grands prix littéraires de la littérature française, il fut, en revanche, membre de deux collectifs chargés d'attribuer un prix.

Le premier est le CNÉ, dont il fut secrétaire général depuis sa fondation jusqu'en 1951, et dont il resta un des principaux animateurs aux côtés d'Elsa Triolet jusqu'à la fin, en 1970. En sus de deux bourses, le CNÉ institua après guerre, le « prix de l'unanimité », qui devait consacrer l'œuvre d'un « écrivain de grande renommée » (Gisèle Sapiro, p. 671) ; dénommé ainsi car le candidat devait obtenir un vote unanime, il était assorti d'une somme de 250 000 francs ; sur l'influence d'Aragon, ce prix fut décerné au médiéviste Gustave Cohen en 1956, à la poétesse chrétienne Marie Noël en 1957, ou à Francis Carco en 1958. Mohamed Dib l'obtint en 1963 pour *Qui se souvient de la mer* et Sébastien Japrisot en 1966 pour *Les Mal partis*.

Le second est le jury du prix international Staline. En décembre 1949, Aragon entra à la vice-présidence de ce jury de douze membres chargé d'attribuer, chaque année le « prix international Staline pour la consolidation de la paix », plus connu sous le nom de « prix de la Paix Staline » et créé en l'honneur de ce dernier pour les cérémonies de son soixante-dixième anniversaire. Cette récompense – comme le « Prix Staline » créé en 1939 – était destinée « à associer la personne de Staline, et plus largement le régime soviétique, à l'idée de paix » et participait à ce titre « à la politique d'expansion du bloc soviétique » ; elle fut mise sur pied pour « concurrencer les prix Nobel » (Jones Polly), ce qu'Aragon formula très clairement lorsqu'il prit la parole au Kremlin le 28 avril 1958 pour se démarquer du discours prononcé par Camus, lors de la remise de son prix Nobel en octobre 1957. Ce prix voit modifier discrètement son intitulé à partir de septembre 1956 devenant « Prix international Lénine pour le renforcement de la paix entre les peuples ». En novembre 1957, Aragon se voit enfin consacré par celui-ci, à sa grande satisfaction ; il se targuera de cette distinction lorsqu'il signera « Aragon, Prix Lénine international de la paix pour l'année 1958 » son article « J'appelle un chat un chat » dénonçant l'invasion de la Tchécoslovaquie par les chars soviétiques (*LLF*, 11 septembre 1958).

Considéré par les Soviétiques comme une des plus hautes distinctions qui pût être décernée à un écrivain, le prix Lénine obtenu par Aragon fut célébré en France par les seuls journaux communistes, *Les Lettres françaises* du 28 novembre 1957 en tête, mais n'eut pas l'effet de légitimation et de consécration que l'écrivain aurait pu en attendre. Celui-ci devra sa notoriété davantage à la réception éclatante de *La Semaine sainte* qu'à un prix jugé « soviétique » plus qu'international.

Dix ans plus tard, Aragon remplaça Gérard Baüer à l'Académie Goncourt, ce qui le fit passer directement de la catégorie des candidats potentiels à celle d'éminent membre du jury. Il siégea une année parmi les commensaux de Drouant et démissionna avec éclat, par voie de presse, en accusant ses collègues de « cannibalisme » (*LLF*, 20 novembre 1968). Dans cette démission spectaculaire, un rôle délétère fut joué par la pression médiatique et la campagne de presse initiée contre lui par Bernard Pivot. Ce dernier accusa Aragon de manœuvres en faveur de son poulain, François Nourissier ; et c'est Bernard Clavel qui obtint le prix Goncourt cette année-là.

Enfin, bien qu'il ne s'agisse pas à proprement parler de *prix littéraires*, on mentionnera les deux distinctions universitaires obtenues par Aragon dans les pays de l'Est : le 6 septembre 1962, il fut fait docteur *honoris causa* de la Faculté de philologie de l'Université Charles IV de Prague. Le « discours de Prague » qu'il y prononça et qui fut reproduit dans *Les Lettres françaises* du 20 septembre s'élève contre le dogmatisme politique imposé aux écrivains. Le 7 janvier 1965, il reçut le titre de docteur ès sciences philologiques de l'Université Lomonossov à Moscou (*LLF* du 14 janvier) ; son discours condamne le « dogmatisme littéraire » tout en affirmant sa solidarité avec Garaudy, alors objet d'attaques virulentes en URSS pour son livre *D'un réalisme sans rivage* (1964), qui remettait en cause le dogme du réalisme socialiste.

Bibliographie : Aragon, « Le discours de Moscou » (28 avril 1958), *J'abats mon jeu* [1959], Les Lettres françaises/Mercure de France, 1992 ; Aragon, « Le discours de Prague » (20 septembre 1962), *L'OP* 2, volume 6, livre XIII, p. 373-385. Corinne Grenouillet, « “Les cannibales de la place Graillon” : Aragon à l'Académie Goncourt, novembre 1967-décembre 1968 », *Les Goncourt dans leur siècle. Un siècle de Goncourt*, J.-L. Cabanès, P.-J. Dufief, R. Kopp et J.-Y. Mollier (dir.), Presses Universitaires du Septentrion, 2005, p. 435-448 ; Pierre Juquin, *Aragon un destin français*, t. 1 : 1897-1939 et t. 2 : 1939-1989, La Martinière, 2012 et 2013 ; Jones Polly, « Du prix Staline au prix Lénine : l'émulation honorifique dans la Russie soviétique », *Genèses* 2/2004 (n-55), p. 41-61 ; Gisèle Sapiro, *La Guerre des écrivains*, Fayard, 1999.

Corinne Grenouillet